

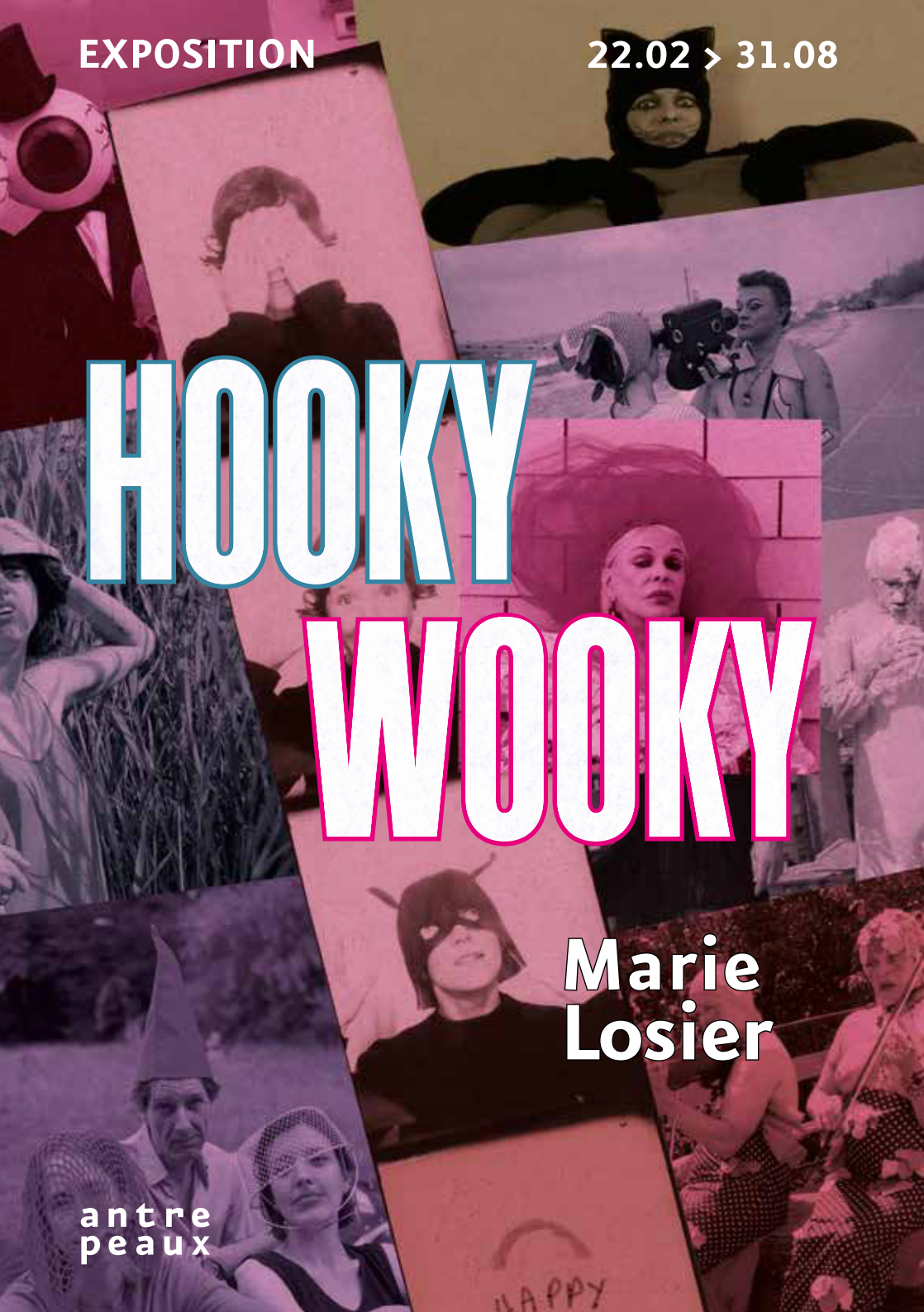
EXPOSITION

22.02 > 31.08

# HOOKY WOOKY

Marie  
Losier

antre  
peaux



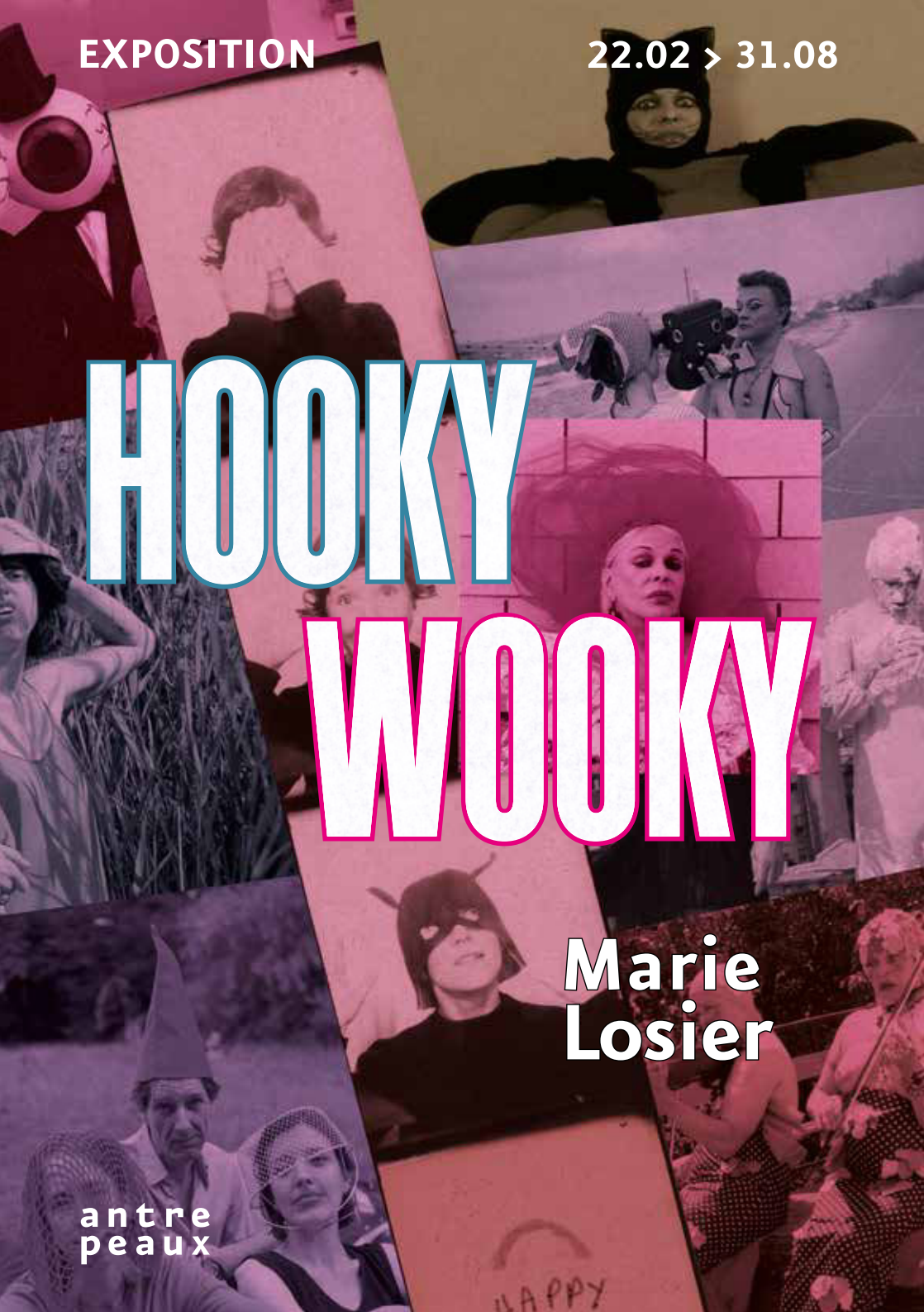
EXPOSITION

22.02 > 31.08

# HOOKY WOOKY

Marie  
Losier

antre  
peaux



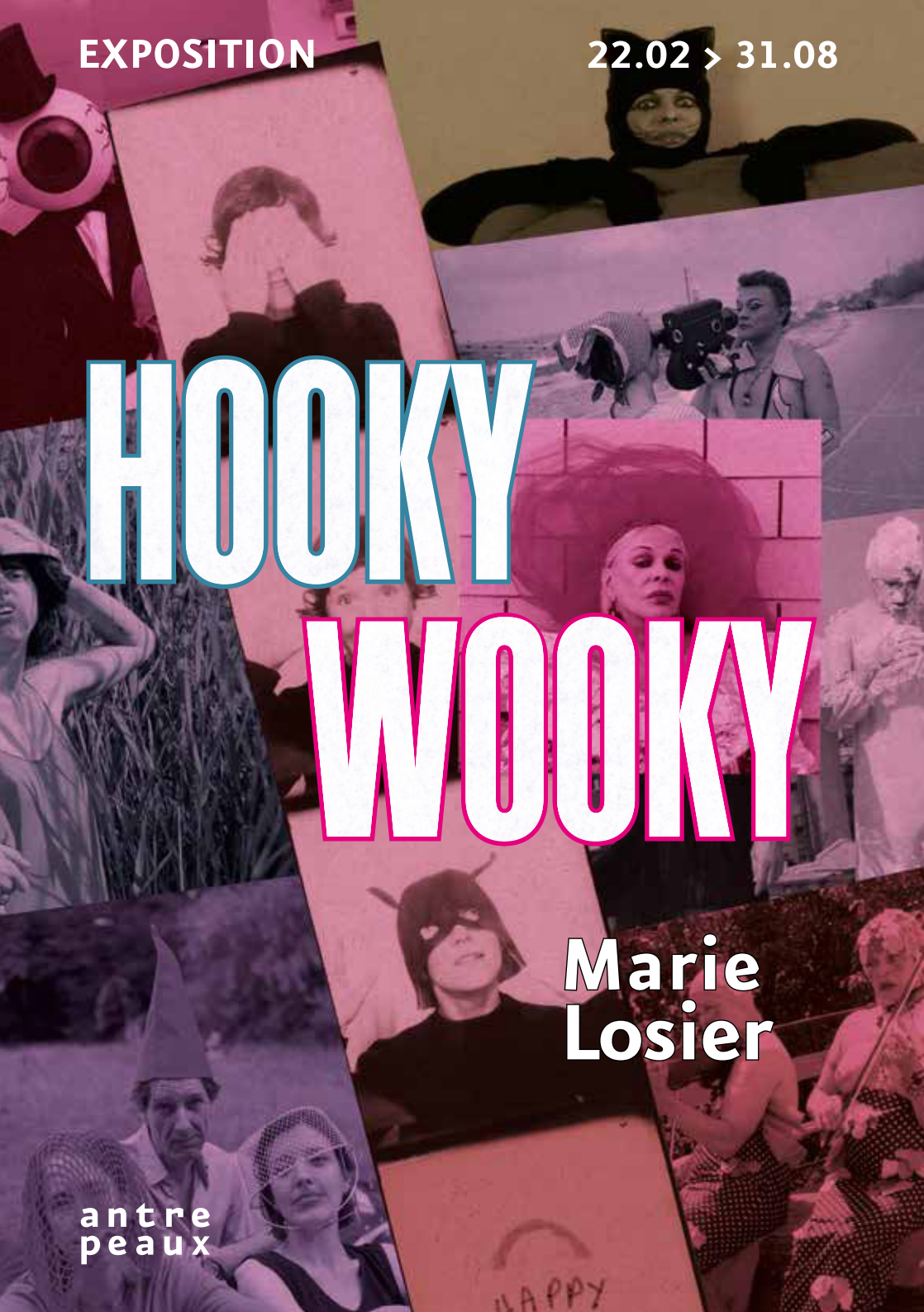
EXPOSITION

22.02 > 31.08

# HOOKY WOOKY

Marie  
Losier

antre  
peaux



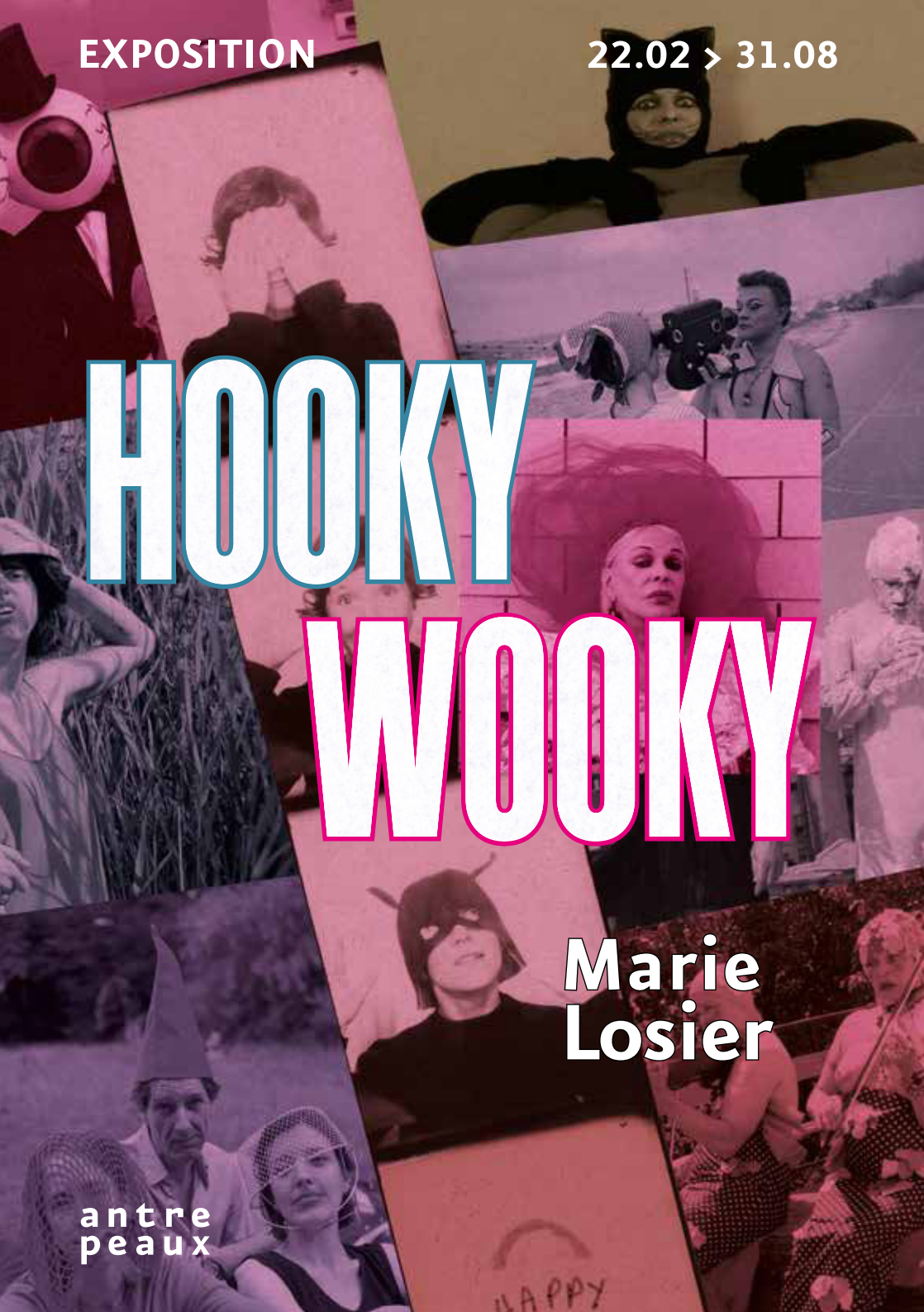
EXPOSITION

22.02 > 31.08

# HOOKY WOOKY

Marie  
Losier

antre  
peaux



EXPOSITION

22.02 > 31.08

# HOOKY WOOKY

Marie  
Losier

antre  
peaux

# Marie losier

## Biographie

Artiste française née en 1972, Marie Losier est reconnue pour son travail singulier mêlant cinéma, portrait documentaire, photographie, céramique et dessin. Diplômée de littérature à l'université de Nanterre et des Beaux-Arts du Hunter College de New York, elle développe un univers onirique où s'entrelacent pellicule argentique, jeux de superpositions et performances surréalistes.

Depuis les années 2000, elle immortalise notamment des figures de la scène underground, telles que le cinéaste Tony Conrad<sup>1</sup> ou encore la musicienne Genesis P-Orridge<sup>2</sup> et sa compagne, auxquelles elle consacre son premier long métrage, *The Ballad of Genesis and Lady Jaye* (2011). Son œuvre, empreinte de fantaisie et d'intimité, célèbre l'imaginaire et la métamorphose. Lauréate de nombreux prix internationaux, Marie Losier expose et projette ses œuvres dans les plus grands musées et festivals, du MoMA à la Berlinale, affirmant ainsi son rôle essentiel dans le paysage artistique contemporain.

<sup>1</sup> Anthony Schmaltz Conrad, dit Tony Conrad, né le 7 mars 1940 et mort le 9 avril 2016 est un réalisateur américain, musicien, compositeur, professeur et écrivain.

<sup>2</sup> Genesis Breyer P-Orridge née le 22 février 1950 à Manchester et morte le 14 mars 2020 à New York, est une artiste, performeuse, musicienne et écrivaine britannique.

# HOOKY WOOKY

Marie Losier

Une proposition de **Julie Crenn**

Empruntant son titre à Lou Reed, l'exposition *Hooky Wooky* de Marie Losier est pensée comme un collage, une mise en scène généreuse de son œuvre réunissant films, dessins, sculptures, photographies et installations. Du début des années 2000 jusqu'à aujourd'hui, c'est une réflexion artistique de plus de 20 années qui est articulée à Bourges. Si l'artiste est connue sur le plan international pour ses œuvres filmiques expérimentales, elle présente à Antre Peaux l'ensemble de son univers plastique, visuel et sonore.

Marie Losier réalise les portraits d'artistes, d'amies, de personnes qui créent, à qui elle tient et avec qui elle vibre artistiquement. Des personnes libres, engagées dans des imaginaires débridés, prolifiques et merveilleusement vivants. Des corps envisagés comme marginaux, que l'artiste filme, dessine, sculpte, photographie pendant des années, pour faire surgir leur intimité, leur beauté incontestable, leur désinvolture, leur puissance et leur extrême fragilité. Marie Losier aime profondément les personnes avec qui elle vit. Dans un esprit *love in progress*, chaque œuvre est un portrait ou un fragment de portrait d'une communauté affective qui se forme au fil de la vie.

Marie Losier a vécu vingt-trois ans à New York. Elle y rencontre le cinéma d'avant-garde. Là bas, on lui offre une Bolex (une caméra argentique 16mm) qui va transformer et amplifier sa trajectoire artistique. Depuis, son regard est augmenté de la caméra, de son poids, de ses sonorités si particulières, de ses pellicules, de ses mouvements, de ses vibrations, de ses accidents, de son esthétique hors du temps. L'artiste travaille les pellicules d'une manière picturale : le montage (le collage, le cut up), les ruptures, les couleurs, les lumières, les tremblements. Elle précise : « C'est aussi parce que je filme, je cadre, il y a une danse des corps, il y a celui qu'on filme et celui qui filme. Il y a vraiment littéralement une chorégraphie, parce que la caméra a un certain poids, et moi qui me dandine à tourner à des hauteurs et des niveaux qui sont les miens. Il y a une danse des corps. Je pense que la danse n'est pas anodine pour moi à l'approche des corps. [...] Le corps en soi c'est magnifique parce qu'on peut aussi l'habiller, le déshabiller, le travestir, le transformer, il peut être binaire, féminin, masculin, animal... C'est le lieu de la création.» <sup>1</sup> (France Culture, juin 2023).

À propos de la dimension sonore, Marie Losier ajoute : “Filmer sans son synchro m’a appris à penser image et son séparément et ensemble pour faire des collages sonores. Cela m’a amenée, sans le savoir, à bosser avec tant de musiciens et de gens du son, de la création sonore. Comment rendre cela par l’image ? Le SON est si important pour moi - comment rendre le son par le processus de tournage en image.”<sup>2</sup>

Avec une volonté DIY (*Do it Yourself*), elle travaille de la même manière lorsqu’elle dessine, peint, imprime, coud, photographie ou sculpte la terre. Plan par plan, chacun de ses choix techniques et de ses gestes est mis au service du portrait de la personne dont elle a décidé d’embrasser la vie et l’univers créatif. Hooky Wooky met en scène le travail d’une artiste qui est au service d’autres artistes pour, ensemble, hybrider et augmenter leurs imaginaires.

Une grande partie du rez-de-chaussée se transforme, le temps de l’exposition en salle de cinéma : une moquette rouge, des fauteuils vieillis, un rideau de scène, un écran sur lequel sont projetés un ensemble de courts métrages. Espace clé de *Hooky Wooky*, du cinéma s’étirent d’autres fils, d’autres portraits, d’autres matériaux. Les images fabriquent des rythmes singuliers, des rebonds, les visages apparaissent et réapparaissent, les situations ne sont jamais les mêmes. Dans un temps long, l’artiste travaille les portraits d’une famille qui performe ses vies : Alan Vega, Peaches, Cassandro, Tony Conrad, Claudia Cardinal, The Residents, David Legrand, Genesis P-Orridge, Felix Kubin, Simon Fravega, Mike Kuchar, John Waters, Vimala Pons, Tony Oursler, ARLT, Guy Maddin et bien d’autres. “Réaliser des films est pour moi un peu comme la couture : je vais là où la ligne me guide. Si une difficulté se présente, je la contourne et cela m’entraîne vers une

autre couleur, un autre lieu, une autre odeur, dans un esprit différent.”<sup>3</sup>

Marie Losier joue, dans tous les sens du terme. Plumes, paillettes, chamallows, costumes, gâteaux à la crème et perruques sont les ingrédients d’un univers excessivement tendre, frénétiquement loufoque, oniriquement joyeux et merveilleusement punk. Il est impossible d’enfermer son travail dans une boîte prédéfinie. Avec une liberté déconcertante, l’artiste glisse entre les styles, les genres, les époques, les héritages et les discours. Sans scénario préétabli, elle conjugue la musique underground, les arts visuels, le cinéma expérimental et le théâtre burlesque pour nous raconter des histoires intimes. Parce que la collaboration est centrale, son oeuvre est en constante mutation et déplacements : du camp au queer, en passant le rock, le burlesque, du documentaire à la fiction. Définitivement, et à notre plus grand bonheur, l’imaginaire de Marie Losier ne connaît aucune limite.

Julie Crenn, novembre 2024

<sup>1</sup> “Marie Losier : mes portraits sont comme des lettres d’amour.” in *Affaires culturelles*. France Culture, 27 juin 2023. En ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/affaires-culturelles/marie-losier-est-l-invitee-d-affaires-culturelles-2459277>

<sup>2</sup> Extrait d’un échange avec Marie Losier, novembre 2024.

<sup>3</sup> “Une conversation avec Marie Losier - Constance De-Jong, octobre-novembre 2020” in *Marie Losier. Pleased to meet you*. Paris : Semiose, n°10, avril 2021, p.8.

# HOOKY WOOKY

Entretien avec **Marie Losier**, janvier 2025

Julie Crenn : **Hooky Wooky ?**

Marie Losier : C'est une danse avec New York, avec la voix follement belle, parlée, chantée de Lou Reed, c'est le nom d'une de ses chansons et pas la meilleure, mais une phrase mélodique. Un jeu de mots pour une invitation à l'amour: "do you want to Hooky Wooky with me!". Punk et sans révérence, en marge. C'est un jeu et un jeu dans la bouche, de prononciation, une invitation à rencontrer l'exposition, un clin d'œil.

**J.C. : Un clin d'œil en effet à New York et à une scène underground qui te tient à cœur. Tu peux m'en dire plus ?**

M.L. : Je suis née en arrivant à New York City. J'y suis restée vingt ans, j'y ai découvert l'art, l'underground et j'y suis devenue artiste. C'est le plus grand cadeau que la vie m'ait offert. J'ai rencontré une famille d'ami-es qui m'a ouvert la porte d'un certain monde du cinéma, du théâtre et de la musique. Qui m'a autant donné une vision du monde qui reste la mienne aujourd'hui, qu'une conduite de vie, du combat à suivre. J'ai rêvé de NYC depuis mon enfance à travers le cinéma hollywoodien, des films noirs aux westerns, aux comédies musicales, des slapsticks, etc. J'étais amoureuse de Bob Dylan et de Lou Reed, de Patti Smith, de Nico, de Warhol....C'était NYC... La fumée dans les bouches de métro de la ville, l'énergie, le bordel, les dîners, la liberté, le mélange des langues, des visages, la lumière, les sons, les regards, l'excentricité contagieuse, l'insouciance, les possibles.

Je devais faire une thèse sur la littérature américaine (Edward Albee et Tennessee Williams) et ces adaptations au cinéma, mais j'ai fini par sécher pour aller aux cours de photo et de peinture, pour rencontrer un monde qui m'était inconnu et m'a mené à l'école des beaux arts de l'Hunter College ! J'y ai rencontré ma première mentor : Constance DeJong<sup>1</sup> qui m'a présenté le travail vidéo de Paul McCarthy, de Joan Jonas, de Peggy Ahwesh, de Joe Gibbons, de Mike Kelley, de Tony Oursler et de Tony Conrad - qui deviendra un ami et mentor de vie - à vie.

En continuant à sécher les cours théoriques et à faire des jobs au black, j'ai commencé à faire les décors et les accessoires pour Richard Foreman, à deux pas de l'Anthology Film Archives (le cinéma de Jonas Mekas) où j'ai passé vingt ans à "manger" des films et à découvrir ce qui allait devenir mon cinéma : des films d'art et d'avant-garde<sup>2</sup>. Au Théâtre, Foreman m'a ouvert la tête en feu d'artifice, une explosion atomique qui m'a donné des clefs sur ce qui allait devenir le monde artistique dans lequel je pouvais exister : un monde fait de ruptures, de décalages, de folies poétiques, d'intensités, hors normes, hors hors hors ! *Off Off Off Off !* L'avant garde totale !!!

En même temps, j'ai rencontré un groupe d'ami-es qui m'a permis de faire partie pendant dix ans d'un ciné-club à Williamsburg - Ocularis - où je voyais des films et des performances *underground*. Il a forgé à jamais mon chemin et m'a amené à faire mon premier film, discrètement, secrètement, dans ma chambre... *The Touch Retouched* (2002). La suite est une succession de films, de portraits d'ami.es, et d'artistes en dehors des normes et des codes de la société.

L'école de la vie et de NYC c'était juste de FAIRE, *just do it!* Sans production, mais avec les copain-es et les moyens du

bord. *Just Do It!* Sans compétition, sans idée de système, sans norme, mais avec beaucoup d'humour, de liberté, et d'insouciance, de naïveté, d'expérimentation. Et vivre au jour le jour... Les *egg cream* et les bagels, les soupes polonaises aux lentilles, les projections et les concerts improvisés dans les sous-sols et les appartements, les cafés et les bars, les cinémas comme L'Anthology Film Archives, le théâtre de Richard Foreman, le Wooster Groupe, Coney Island, la survie... avec le sourire, l'énergie constante de la ville, des visages, des langues, la folie joyeuse, la solitude, et les mentors qui m'ont guidés par leurs esprits et leur art : Peter Hristoff, Mike et George Kuchar, Tony Conrad, Constance Dejong, Tony Oursler, Alan Vega et la troupe d'ami-es.

**J.C. : Le cinéma joue un rôle important dans l'exposition. Nous avons installé des sièges de salle de cinéma, un grand écran sur lequel est projetée une programmation que tu as choisie. Peux-tu me parler de cette programmation de formats courts ?**

M.L. : Le cinéma pour moi c'est la vie de façon intense et magique, le lieu du cinéma est un lieu de magie, où je peux rêver, ressentir à travers les films. C'est comme une amélioration de la vie parce qu'il est extraordinaire.

C'est ma plus belle addiction. Il me serait impossible de concevoir une exposition sans l'espace et la mise en scène d'un cinéma, dans le noir, avec des sièges de cinéma, un bel écran et du son, un décor... Un espace pour permettre au public de s'asseoir et de se laisser porter par les films projetés, en ayant la possibilité de voir plusieurs films du début à la fin. C'est pour cela que j'ai choisi plusieurs courts métrages parmi mes films, tout en faisant attention à ne pas projeter des films trop longs et avec trop de dialogues pour se laisser porter par une série de films plus visuels, musicaux, ou même des clips. Ces films sont

pour la plupart des portraits d'artistes et des films performatifs, des films de juke box, tournés principalement à NYC et plus récemment en Europe. Des voyages dans des ateliers d'artistes, sur des bateaux avec des sirènes musicales, dans des films muets, des clips vidéos et des films tournés à Bourges avec Bandits-Mages - comme le film sur Felix Kubin, par exemple. Dans une exposition, une galerie, un musée, souvent je crée des dispositifs pour voir les films : des films parfois créés pour l'exposition. Comme les boîtes à films qui sont des cinéma/théâtre individuels pour voir des films en boucle qui sont plus comme des tableaux vivants. À voir à travers parfois des optiques diffractées, un judas, des filtres kaléidoscopes... Cela me vient de mon amour des objets du début de l'histoire du cinéma : la lanterne magique, le kinétoscope, le praxinoscope, etc. Pour cette exposition, je tenais à construire de nouvelles boîtes à film, dont une où on monte des marches pour entrer la tête dans un cinéma individuel, d'autre où l'on doit regarder un film à travers les trous des yeux découpés dans une boîte, ou à travers des kaléidoscopes...

Le cinéma est un peu partout car il y a la présence même de mes caméras et de mon matériel de tournage en céramique... qui se métamorphose... et des portraits d'ami-es cinéastes en monotype et en aquarelle. Le cinéma reste le lieu de l'enfance, du jeu, de l'illusion qui transparaît dans tout ce qui me touche.

**J.C. : À quel moment as-tu commencé à faire des œuvres en céramique et comment les penses-tu dans ta démarche ?**

M.L. : J'ai toujours rêvé de faire de la sculpture, des moulages. Déjà, quand j'étais gamin je faisais beaucoup d'objets en pâte à sel, en papier, en carton, en plâtre, en tissu, avec des œufs, des plumes... Aussi, j'avais vu un documentaire sur les moulages de personnages/visages pour les effets spéciaux au

cinéma. Je rêvais d'en faire moi même.

Au moment du Covid, j'ai vraiment rêvé de plonger dans la terre et être dans le tactile, le sensuel. Être loin des films qui prennent des années à se faire et ne sont pas dans le concret, le toucher. J'ai trouvé un atelier où faire, à heure libre, du modelage. Je me suis lancée, sans aucun cours, dans une série de céramiques. Tout le monde dans mon atelier céramique faisait des tasses, des assiettes et des bols et se demandait bien ce que je fabriquais de si monstrueux ! Ça me faisait toujours rire et me donnait encore plus envie de les dérouter !

J'ai très vite commencé une série de caméras en terre ; des caméras imaginaires de ma pratique, ainsi que les outils que j'utilise pour faire des films, comme les pellicules, les bobines ou les projecteurs. Ce sont des caméras métamorphosées, qui sont molles, vivantes, crachent des mains, des yeux, des fleurs. Des caméras dont les optiques forment des trompes, ont des poils, des cheveux, des coquillages... Ces objets ressemblent à mes dessins, dans leurs formes et leurs couleurs. Elles donnent lieu à des histoires. Je pense toujours aux films que ces caméras molles et vivantes pourraient faire ! Elles évoquent aussi leurs sons imaginaires, des caméras qui parlent ou sont émettrices de sons - de par leur email et couleurs. Elles sont libres, maladroites et vivantes. Elles me font rire. Ce sont des caméras émouvantes et épouvantes.

**J.C. : Parmi les nouvelles boîtes à film, tu proposes une boîte escaliers dont le film est extrait de ton film long : *Peaches goes bananas*. Tu as travaillé 17 ans sur ce film, peux-tu nous raconter cette aventure au très long court ?**

M.L. : Je travaille toujours sur plusieurs projets en même temps, à cause des contraintes budgétaires. Pendant toutes ces années, j'ai réalisé *The Ballad of Genesis and Lady Jay*,

*Cassandro the Exotico!*, *Felix in Wonderland*, ainsi qu'un grand nombre de courts métrages... Et ce n'est pas un souci : je crois que le temps seul donne à l'histoire sa couleur et son rythme, même s'il rend le montage particulièrement difficile. Il était parfois compliqué de faire correspondre les séquences, d'autant plus que je ne savais pas comment filmer correctement, ni comment capter le son il y a 17 ans. Au début, c'était le bazar, mais avec le temps, je me suis améliorée et tout s'est mis en place.

Pendant 17 ans, nous nous sommes rencontrées plusieurs fois à New York, quand Peaches était de passage, et je suis aussi allée à Toronto et à Berlin. J'ai filmé à Paris et à Genève quand Peaches s'y produisait. Pour moi, c'est l'amitié qui est le moteur du processus de création. À force de monter et de passer du temps ensemble, je suis devenue amoureuse de la musique de Peaches et de sa façon de créer. Je ne frapperais jamais à la porte de quelqu'un pour lui dire que je veux faire un film sur lui ou sur elle, comme ça. Cela commence toujours par une amitié, qui devient ensuite un film. Je m'intéresse aux gens à travers ma caméra, et je pense que c'est ce qui rend la démarche fluide.

**J.C. : L'amitié, le compagnonnage, la bande ou la troupe se retrouvent dans ta relation avec Arlt, le groupe est également présent dans l'exposition avec une nouvelle installation (*La Nature*) et des photographies. Comment s'est fait votre rencontre et comment travaillez-vous ensemble ?**

M.L. : L'amitié est essentielle pour le désir de création, c'est un des moteurs du compagnonnage. Ça me donne du plaisir et du désir, ça me permet aussi de sentir, de ressentir et d'explorer avec liberté des espaces nouveaux. C'est le sentiment d'appartenance, d'être comprise, d'être soutenue. Je pense toujours à cette scène sublime du film *FREAKS (La Monstrueuse)*

*Parade*, 1932) de Tod Browning, où tout le monde crie en voyant le nain se marier : « One of Us, One of Us! ».

La rencontre avec Arlt est très importante pour moi. C'est une des grandes amitiés créatives en arrivant en France et qui ne fait que s'épanouir. J'ai tout d'abord rencontré Eloïse Decazes dans la cour de l'Espace en cours à Paris. Elle y faisait un concert alors que j'habitais dans la loge du gardien, donc en face de la salle de concert. J'ai vu Arlt jouer, Eloïse chanter de sa voix des êtres au ciel, et j'ai rêvé avec eux. Ce moment m'a permis de me réconcilier avec le manque que j'avais de NY et de mon monde que j'aime tant. La rencontre s'est faite par le soin car elle est venue me voir alors que j'étais très malade dans ma loge. Elle a apporté un cageot plein de trucs bio et d'huiles essentielles pour me soigner... c'était si inattendu et si beau comme geste. Depuis nous sommes très proches et j'ai la joie de maintenant bien connaître son binôme Sing Sing, qui écrit des paroles démentes et dada pour leurs albums et ceux d'autres. Leur humour et leur goût de l'expérimentation me portent toujours vers l'avant et m'inspirent. C'est aussi un groupe qui a une façon de vivre et de voir le monde dont je suis très proche. Tout est invention, terrain de jeux, enfance, grossièreté, poésie, décalage, beauté, générosité, engagement, bricolage, enchantement et spontanéité.

Eloïse a joué dans mon film tourné au Musée de la Chasse et de la Nature, *Taxidermisez-moi* - l'oiseau qui chante c'est Eloïse ! Par la suite Simon Fravega et moi-même avons réalisé un petit film pour une des chansons, *La Nature*, issue de leur nouvel album *Turnetable*. On a tourné à Thiers où habite Eloïse et ça a été un moment magique. Nous étions avec les amie-s, la troupe et les Thiernois, à dévaler, dégringoler les pentes des montagnes et apporter la nature dans la ville fantôme. Le centre d'art Le Creux de l'Enfer de Thiers nous a invité par la suite à faire une expo chacun-e, mais en collaboration.

Une expo de mon travail et une expo de Arlt avec les échanges et surprises des collaborations. Le rêve vraiment ! Un champ des possibles et une exploration des mondes ensemble. Peu de moyens, mais beaucoup d'amitié, ce qui a permis deux très belles expositions et beaucoup de créativité nouvelles.

**J.C. : L'énergie collective, le besoin de faire les portraits des personnes que tu admires, le compagnonnage et une manière partagée de vivre se retrouvent dans la sélection de photographies présentée au deuxième niveau du centre d'art. C'est la première fois que tu présentes tes photographies d'une manière aussi pleine et entière. Si nous en savons beaucoup à propos de ton rapport à la caméra et au film, nous en savons moins sur ta relation à l'image fixe. Peux-tu nous parler de tes photographies ?**

M.L. : C'est la première exposition où je présente une série de photos. J'en suis toute heureuse car c'est une partie un peu cachée de mon travail qui souvent sert à illustrer mes films dans des festivals ou les catalogues, ou les photos d'albums d'amies. Je prends beaucoup de photos pendant les tournages, car ça me met en action constante : l'action de regarder et de garder les moments qui me donnent du plaisir, qui me surprennent, qui me relient aux autres, et au processus de création. Par la photo, je documente le processus de tournage, du collectif, ou du personnel.

Parfois quelques photos sont plus réussies qu'une scène de film et me permettent d'en garder une trace, d'archiver, ce qui fait partie de mon travail avec les portraits d'artistes. Archiver un moment, un milieu, une époque, des artistes, une ville, une pratique, des émotions partagées, des gens qu'on aime. J'adore photographier comme j'adore filmer, être derrière l'optique et composer, jouer avec les autres ainsi, recomposer des tableaux vivants, immobiles qui me ramènent à la peinture,



au maquillage, au costume, et donne un immense plaisir et intensité instantanée et fixe. C'est une obsession, être derrière l'optique, filmer, photographier, c'est l'endroit où je me sens bien et en rapport avec les autres, le regard, l'émotion. Aussi je me sens vivante, active, créative et cela instaure souvent un moment de jeu, de vie entre moi et les autres, et les autres entre eux. Un élan de liberté, de se sentir star pour une seconde même, dans des pauses ou des situations absurdes. C'est beau, c'est mis en scène, c'est un moment de jeu qui souvent ramène à l'enfance.

Comme mes films, c'est de l'argentique et donc il y a aussi l'attente du résultat qui me donne un plaisir fou et des surprises fortes, ratées ou merveilleuses. C'est un processus qui me donne beaucoup d'énergie. C'est aussi un moyen de donner aux autres des cadeaux, des souvenirs d'eux, ce que je fais à chaque tournage et situations. L'appareil photo, c'est léger à transporter contrairement à la caméra. Ça me permet de penser vite et de chercher pour mes films ce que je peux faire, de créer à travers des moyens plus rapides et moins coûteux, et sans le poids du cinéma, du produit final. C'est un lieu de recherche, d'expérimentation qui reste si précieux pour mon travail.

Depuis un moment, tous les étés (*the holiday break*), en allant dans diverses régions rejoindre des ami·es, j'emmène ma camera 6X6, ainsi que des accessoires, des costumes et du maquillage pour composer avec eux une série de photos selon des thèmes et des lieux différents. Je les mets en scène suivant le décor ambiant, selon leurs personnalités pour jouer tels ou tels personnages en utilisant vraiment les moyens du bord (objets de cuisine, draps, tous objets possibles présents sur les lieux) et ce que l'ambiance offre pour le transformer et jouer avec. Ce sont des temps collectifs très jouissifs, très drôles et intenses qui transforment le temps en terrain de jeu. On passe

toujours de si beaux moments entre ami·es. Les photographies de ces moments restent et parlent de ces moments précieux de partage, d'expériences actives et créatives. De plus, le moment où on regarde tous et toutes le résultat ensemble est une fête, un moment de célébration ! Avec la photo comme avec la céramique ou le dessin, c'est très spontané et concret, rapide, et cela me fait penser et travailler différemment sur les mêmes obsessions que le cinéma.

**J.C. : Les personnes dont tu choisis de faire les portraits mènent souvent des existences libres, leurs corps peuvent être hors normes, leurs expériences artistiques sont intenses.**

M.L. : Je n'ai pas trop choisi les personnes que je filme. En tous cas pas de façon consciente. Je pense que les portraits sont choisis par les rencontres, les belles coïncidences de la vie et que l'amitié a provoqué la création des portraits filmés. C'est vrai que les gens qui m'attirent et qui font aussi profondément partie de mon environnement et de mon quotidien, sont souvent des personnes hors normes, contre les normes, libres, combatives, remplies d'humour, même hilarantes, excessives, maladroites, pleines aussi de vitalité, de musicalité, d'intensité, d'inventivité, de décalages, de désynchronisation, de folie, d'obsessions, de sensibilité, crue et parfois douloureuse, d'amour et de corps. Des personnes qui souvent réinventent leur quotidien, comme des jeux possibles, même dans la précarité.

Je suis attirée depuis toujours par l'intensité, même accro à cela, car je me sens en phase et vivante proche de ces émotions et beaucoup des artistes et personnes qui m'entourent et que je rencontre ont une intensité palpable, qui les rend attachant·es et avec qui je sens la vie du bout des doigts. Cela me rassure. Ça peut être fatigant, envahissant mais c'est si vital. Ce sont

parfois des artistes qui se mettent en danger, hors du cadre, prêts à tomber. Faire un portrait d'eux et avec eux, serait comme un moyen de les maintenir dans le cadre (de la caméra, du film, du sujet).

Quand on parle de liberté des corps : le corps c'est ce que l'on voit et nous définit. Le corps c'est une infinité de possibles et de beauté, c'est malléable et résistant. J'aime filmer les corps, en mouvement, en transformation, en détail, pour leur beauté et leur force, pour leur musicalité. Aimer son corps n'est pas facile, donc ma façon de le faire est de filmer les corps comme des corps magnifiés, dans tous leurs états, des super héros-héroïnes. Je viens de la gymnastique, de la danse, du contrôle du corps et de la force et beauté de la performance. Cela ne me surprend pas d'avoir remplacé cela par un appétit illimité de filmer les corps dansant, en mouvement. Filmer est une danse et c'est envoûtant.

Les corps racontent des histoires.

**J.C. : la notion de monstre, de corps en mutations, est très présente dans ton œuvre. Quelle relation entretiens-tu avec les monstres ?**

M.L. : Le mot "monstre" est si beau en soi. Il m'évoque toujours des contes de fées, des légendes et des peintures folkloriques, des fantasmes. C'est aussi un mot qui parle de l'enfance, dont je ne veux pas m'éloigner dans les sensations que cela provoque.

Pour moi le mot et le concept du monstre est ce qui est le plus positif, et rassurant dans le processus de création. On a tous-tous nos monstres intérieurs, selon mille et une formes. Dans mes films, le corps peut être le monstre car il provoque des douleurs, des transformations, des cicatrices, des formes et

des genres non définis et étranges en soi. Les filmer, les mettre en scène et les aimer, me permet de les apprivoiser, de les comprendre, de leur donner de la valeur et de la beauté. J'adore les "monstres". Et encore une fois souvent ce sont des monstres hilarants qui ont beaucoup d'humour sur la vie et sur eux mêmes. Quel cadeau !

**J.C. : Peaches, Arlt, Felix Kubin et tant d'autres : la musique est fondamentale dans ton travail.**

M.L. : La musique (le son) est constitutive de mon ADN et nécessaire à mon processus de création. C'est ce qui donne le rythme aux films, à la vie et aux émotions à fleur de peau. On écoute et on est ému-e, traversé-es par toutes sortes d'émotions ; ça va des pleurs, au rire, à l'énergie, aux pulsations du corps, aux souvenirs, à l'angoisse, à l'amour...

Je n'étais pas du tout consciente de mon attrait à filmer la musique ou plutôt le processus de création sonore, avant des années d'amitiés aux côtés de Tony Conrad. Son rapport au son, à la musique et tout son système de création, a vraiment alimenté et orienté mon travail. Filmer en 16mm en Bolex m'a appris combien le son était le cerveau de l'image et de l'imaginaire le plus puissant. Quand on filme en Bolex, il n'y a pas de son Synchro, je prends parfois du son témoin mais souvent je travaille le son séparément ce qui, pour ma part, multiplie les possibles de l'imaginaire et la dimension tactile et émotive du son. C'est aussi intimement lié au rythme du montage. Filmer et monter est un rythme des images qui s'approchent de la musique. Je n'ai jamais fait de musique et pourtant j'en rêvais, j'aurais adoré être musicienne mais ce n'est pas en moi, je suis vraiment une banane en musique. Donc, ce qui s'en approche c'est de faire des films avec les musicien-nes, le son, et de travailler autour de la question de

comment filmer le son, la musique. Le son c'est ce qui est le plus magique au cinéma, le lieu le plus créatif est au son.

Filmer Felix, Arlt, Tony, Alan, Genesis, The Residents, c'est filmer une certaine approche de la musique, car ce sont des inventeur·ices, des magicien·nes du son, de la recherche du son, surtout du son "In Between". Ce fameux "entre deux", un lieu si riche, plein de vie, de jeux, de possibles, d'expérimentations et qui ne se conforme pas du tout à la musique attendue qui serait dans les normes. Ce sont des artistes, des artistes musicien·nes et iels m'inspirent plus que tout à danser la vie d'un certain pied.

**J.C. : Si au départ Hooky Wooky n'a pas été pensé comme une rétrospective de ton œuvre, l'exposition rassemble des films, des dessins, des céramiques, du son, des installations, des rideaux et des photographies. De mon point de vue, elle propose une exploration dans ton œuvre généreuse, et le centre d'art se transforme en un théâtre de Marie Losier ?**

M.L.: Je suis très heureuse de pouvoir essayer de transformer le Transpalette en un théâtre immense avec mon travail. C'est un espace immense, son architecture me fait un peu peur. C'est à la fois exaltant et angoissant. J'espère de tout cœur y trouver et y déposer une âme joyeuse, mystérieuse, qui puisse inviter le public à être actif dans l'espace, avec les œuvres. Transpalette est un lieu qui me tient à cœur. J'ai atterri à Bourges en arrivant de NYC par une invitation à présenter mes films par Isabelle Carlier et Bandits-Mages<sup>3</sup>. Par la suite l'équipe est devenue proche et j'ai tourné plusieurs films à Bourges. J'y ai aussi présenté plusieurs films. J'y ai fait des rencontres essentielles et des plus précieuses à mon retour en France. La ville de Bourges et la friche plus spécifiquement sont très présentes dans mon travail. C'est touchant d'y revenir, de rendre hommage par l'exposition à cette aventure de vie.

## Entretien - notes de bas de page

<sup>1</sup> Constance DeJong est une artiste, écrivaine et performeuse américaine. DeJong produit des textes de fiction et des œuvres basées sur les nouveaux médias pour des performances et des installations théâtrales, audio et vidéo.

<sup>2</sup> Richard Foreman est décédé le 4 janvier 2025, alors que nous travaillons sur cet entretien. Marie Losier lui a rendu hommage le dimanche 5 janvier 2025 sur les réseaux sociaux en écrivant : "Je suis très triste aujourd'hui car j'ai perdu un mentor et un ami, Richard Foreman. Je suis sûre qu'il l'était pour beaucoup d'entre nous. Il a vraiment changé ma vie à New York et m'a ouvert les yeux, les oreilles, le rythme à une certaine façon de percevoir l'art et la vie, une liberté et une tournure d'humour et une grâce qui m'ont vraiment donné le désir de faire des films et d'être ce que je suis aujourd'hui. L'un de mes premiers emplois à New York a été, grâce à un ami, de le remplacer pour fabriquer des accessoires pour la pièce de Richard, *The Ontological Cowboy*. J'ai eu la chance de rencontrer ma première grande addiction : SON THÉÂTRE, SES PIÈCES, SON MONDE. Chaque année, c'était la fête quand la nouvelle pièce commençait au Théâtre Ontologique, et nous pouvions aller la découvrir plusieurs fois. C'est aussi grâce à Richard que j'ai rencontré l'incroyable actrice et amie Juliana Francis et l'acteur Tony Torn.

J'ai toujours échangé avec Richard sur les films, il aimait la France et son monde de l'art. Il y a des années, lorsque j'ai fait un portrait de lui et d'elle, j'étais chez lui et j'ai enregistré des heures d'interviews, pour lesquelles il était si généreux et enthousiaste.... mais lorsque je suis rentrée chez moi plus tard dans la nuit, j'ai réalisé que je n'avais jamais appuyé sur le bouton d'enregistrement et que je n'avais rien enregistré... J'ai pleuré et j'ai décidé de lui écrire et de me raconter, même si c'était honteux au beau milieu de la nuit. Il m'a répondu immédiatement et m'a dit : « Reviens et j'appuierai sur le bouton d'enregistrement pour toi ». Je suis revenue et l'interview a été encore meilleure ! Merci Richard, tu me manqueras beaucoup et tu manqueras à tous ceux que tu as inspiré par ton travail de génie. Une phrase de Richard que j'adore, tellement absurde, qui reste gravée dans ma mémoire pour l'avoir entendue tous les jours aux répétitions et qui a fini dans mon film est la suivante : « Si tu aimes ça, ne le fais pas ! »

<sup>3</sup> Isabelle Carlier s'investit dans Bandits-Mages (Bourges), association spécialisée dans les arts multimédias, d'abord en tant que chargée de programmation artistique et de projets d'action culturelle et pédagogique (2002-2005), puis en tant que co-directrice responsable de la direction artistique, des projets multimédia, d'action culturelle et internationale (2006-2010). Elle en devient la directrice artistique et administrative en 2012 et ce jusqu'en 2020, quand elle prend la co-direction générale d'Antre Peaux, association pluridisciplinaire œuvrant dans les arts du spectacle et les arts visuels.

## Bibliographie - Filmographie

### Suggestions de Marie Losier

#### Bibliographie

ANGER, Kenneth. *Hollywood Babylon*. Straight Arrow Books. 1975  
BERLIN, Lucia. *Manuel à l'usage des femmes de ménage*. Traduit par Geneviève Brisac et Alice Massénat, Grasset. 2017  
COCTEAU, Jean. *La Belle et la Bête: Journal d'un film*. Éditions du Rocher. 1972  
MEKAS, Jonas. *Diaries, Notes and Sketches*. Anthology Film Archives. 1972  
SMITH, Patti. *Just Kids*. HarperCollins. 2010

#### Filmographie

AKERMAN, Chantal. *Un jour, Pina a demandé*. AMIP (Audiovisuel Multimedia International Production). 1983  
BROWNING, Tod. *Freaks*. Metro-Goldwyn-Mayer (MGM). 1932  
CHAPELLE, Pola. *A Matter of Baobab*. 1970  
CONNER, Bruce. *The white rose*. 1967  
GUIRAUDIE, Alain. *Les héros sont immortels*. 1990  
HOVDE, Ellen, MAYSLES, Albert et David, MEYER Muffie. *Grey Gardens*. Portrait Films, Maysles Films. 1975  
KUCCHAR, George. *Hold Me While I'm Naked*. 1966  
PENNEBAKER, D. A. *Don't Look Back*. Leacock-Pennebaker. 1967  
POLLET, Jean-Daniel, *L'acrobate*. Argos Films. 1976  
ROHRWACHER, Alice. *Les Merveilles*. Tempesta, Amka Films Productions, Pola Pandora Filmproduktions, RSI Radiotelevisione svizzera, ZDF/Arte. 2014  
SUCKSDORFF, Arne. *A Divided World*. 1948  
WATERS, John. *Cry Baby*. Imagine Entertainment, Universal Pictures. 1990

### Suggestions de Julie Crenn

#### Bibliographie

LA RATA. *Give It to Me ! Sexe femmes musique*. Flammarion. 2024  
RECANATI, Barbi. *Mostras del Rock*. Ediciones Futurock. 2020  
SONTAG, Susan. "Notes on 'Camp'." *Partisan Review*. Vol. 31. no. 4. 1964. pp. 515–530

## INFORMATIONS PRATIQUES


Transpalette - Centre d'art contemporain


**Antre Peaux** 24-26 Route de la Chapelle  
18000 Bourges


**Ouvert du mercredi au dimanche**  
de 14h à 18h

Accessible aux personnes à mobilités réduites.

## SUIVEZ-VOUS

 @assoantrepeaux

 @antre.peaux

 antrepeaux.net

Rédaction : Julie Crenn

Graphisme : Elisabeth Delval

Brochure gratuite, cet exemplaire ne peut être vendu



AGENCE  
NATIONALE  
DE LA COHÉSION  
DES TERRITOIRES



LE  
CREUX  
DE  
L'EN-  
FER  
centre d'art  
contemporain



ANNE  
BARRAULT

Avec le soutien du dispositif Culture - Tourisme et Patrimoine de la Région Centre - Val de Loire

